

Su Dongpo
(1037-1101)

Caprices d'exil

Traduit par Martine Vallette-Hémery

Ces textes représentent un aspect longtemps négligé de l'œuvre de l'un des plus grands poètes et prosateurs chinois, Su Shi (1036-1101), connu aussi sous son surnom de Dongpo.

Cet homme à l'esprit aussi brillant que profond a connu les vicissitudes de la carrière mandarinale (qui allait alors de soi pour un lettré). Après avoir exercé de très hautes fonctions, il fut exilé de plus en plus loin et mourut lorsqu'il fut enfin grâcié. C'est durant ces années d'exil qu'il a écrit des proses de moins en moins élaborées, de plus en plus brèves et dépouillées. Les notations esthétiques fulgurantes, les plaisanteries apparemment futiles sont inspirées par les paradoxes et les silences du bouddhisme *chan*. Ces « caprices » (« menus propos » dirait-on en chinois) sont d'une grande audace à leur époque et ils restent sans postérité jusqu'à l'apparition, à la fin du seizième siècle, d'une prose poétique plus libre qui se réclame d'eux.

M.V.H.

LE KIOSQUE DE LINGAO

L'ermite Dongpo, ivre et repu, est effondré sur sa table. De blancs nuages s'enroulent à sa gauche, le fleuve limpide se recourbe à sa droite. Les sommets boisés se pressent à travers une enfilade de portes grandes ouvertes.

En cet instant, il me semble penser à je ne sais quoi mais je ne pense à rien, envahi par la plénitude des dix mille choses. Hélas, hélas...

ADIEUX A WENFU ET ZIBIAN

J'arrivai à Huangzhou le premier jour de la deuxième lune de la troisième année *yuangfeng* [1080]. Ma famille était restée à Nandou, seul mon fils Mai était avec moi, et je ne trouvai personne de connaissance. Je me promenais souvent le long du Fleuve, contemplant la mêlée infinie des nuages et des flots, sans savoir que Wenfu et son frère se trouvaient eux aussi au sud du Fleuve.

Alors que j'étais là depuis une dizaine de jours, quelle fut ma joie de rencontrer un homme à la longue barbe qui n'était autre que Zibian, le frère cadet de Wenfu. Il s'attarda un bon moment à bavarder avec moi et me dit qu'il rentrait à Donghu pour la Fête du Manger Froid* qui approchait. Je l'accompagnai jusqu'au Fleuve et sa petite barque s'éloigna sous une brise humide. Je montai sur la Colline de la Fin de la Canicule, d'où il me sembla le suivre des yeux jusqu'à Wuchang, puis je rentrai. Nous nous revîmes souvent par la suite, sans doute près de cent fois durant les quatre années qui se sont écoulées jusqu'à aujourd'hui.

J'aurais voulu acheter une terre ici pour m'y retirer dans ma vieillesse mais je n'ai pu réaliser ce projet. Je viens soudain d'être muté à Linru et malgré mon désir, je ne suis pas certain de revenir. A trop s'attacher, on risque d'être accablé de mélancolie. C'est pourquoi le Bouddha n'a jamais dormi trois fois de suite sous le même arbre.

Neuvième jour de la troisième lune de l'an sept [1084].

LE VAL DU REPOS DES SAGES

A la sixième lune de la septième année *yuangfeng* [1804], je suivis le versant méridional du Mont Lu et arrivai dans le Val du Repos des Sages.

Il est semé d'immenses rochers penchés les uns vers les autres à des hauteurs vertigineuses et parcouru par des eaux qui grondent comme cent tonnerres ou mille chars de guerre, incapables de réfréner leur course fracassante. Les trois Gorges du Yangzi ne sont pas plus redoutables et c'est sans doute pourquoi le pont qui franchit le Val s'appelle Pont des Trois Gorges.

* Deux jours avant celle des Morts, célébrée actuellement vers le 5 avril.

Passé le pont, je marchai vers l'est, coincé entre la montagne et l'eau. Lisse comme une soie blanche quand elle est au repos, dès qu'elle rencontre un rocher, l'eau se ramasse en une grande roue, tourne, bondit, joue le grand jeu de ses métamorphoses. Le monastère s'étage en amont, accoté à la falaise sur sa droite et tourné vers l'eau sur sa gauche ; la grande salle est juste au pied de la falaise. Des pics excentriques et des roches folles esquissent une danse ailée au-dessus des toits. Des pins et des bambous poussent en tous sens et s'enlacent dans leur exubérance.

Soudain, une tempête se leva, et nous nous demandâmes si le monastère n'allait pas s'écraser sur nous. Un familier du Mont Lu me rassura : « Le Mont est toujours victorieux, mais le Val du Repos des Sages est invincible. »

SAGESSE

Deux lettrés faméliques se confient leurs ambitions. « Jusqu'à présent », dit le premier, « j'ai toujours manqué de tout, et surtout de nourriture et de sommeil. Si un jour je réalise mon ambition, ce sera de dormir après m'être bien rassasié et de remanger en me réveillant. » — « Pour moi, ce sera différent », dit l'autre. « Après avoir mangé, je remangerai ; comment trouverais-je le temps de dormir davantage ? »

Quand je suis allé sur le Mont Lu, j'ai entendu parler du sage taoïste Ma qui, passé maître dans l'art du sommeil, a la révélation du merveilleux quand il est endormi. Pourtant, à mon avis, cela ne vaut pas la sagesse diététique de nos deux lettrés pour parvenir à l'extase.

CE QUE JE VOIS DU PAVILLON PENGLAI

Du Pavillon Penglai, à Dengzhou, je contemple la mer qui se déploie jusqu'au ciel, polie comme un miroir.

Soudain quelques points s'esquissent, gros comme des haricots noirs. « Voilà les navires de haute mer qui rentrent », dit quelqu'un du pays. Et en moins de temps qu'il n'en faut pour manger un plat de haricots noirs, ils sont tout grands au pied du Pavillon.

SOULIERS

L'Histoire des Dynasties du Sud relate l'anecdote suivante : Quelqu'un reconnu comme les siens les souliers que portait Liu Ningzhi, et celui-ci les lui donna. Par la suite, l'homme retrouva ses souliers et lui rapporta les autres mais Liu Ningzhi ne voulut pas les reprendre. La même chose arriva à Chen Linshi avec un des ses voisins. Il lui dit alors en souriant : «Ce sont vos souliers?» et les lui donna. Et quand son voisin les lui rapporta, il lui dit : «Ce ne sont pas les vôtres?» et les reprit en souriant.

L'anecdote est sans importance, mais il vaut mieux se comporter en ce monde comme Chen Linshi que comme Liu Ningzhi.

LE CLIMAT DE HAINAN

Dans le Sud, une brume torride tombe du ciel tandis qu'une chaleur moite monte de la terre, et c'est à Hainan que c'est le pire. Au passage de l'été à l'automne, tout est pourri et vermoulu. Comment les hommes, qui ne sont pas de métal ou de pierre, peuvent-ils y vivre longtemps ? Pourtant, il y a beaucoup de vieillards à Hainan ; nombre d'entre eux sont centenaires, sans parler de tous ceux qui ont quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans. La longévité est donc affaire de hasard, on peut vivre partout à condition de s'y habituer, même un ver à soie dans la glace ou un rat dans le feu.

Je suis calme et sans désirs et, grâce à cela, j'ai le sentiment d'être hors de l'atteinte des choses. Mais on ne peut lutter contre la morsure d'un froid à fendre la glu, ni contre la brûlure d'une chaleur à fondre le métal, et encore moins à cent ans passés. Ces vieillards frustes n'en ont pas conscience, ils vivent comme des vers à soie ou des rats, et s'en accommodent tout naturellement. Souffles froids et chauds alternent sans interruption et n'empêchent pas la vie de durer. Comme le dit Zhuangzi, «l'univers est en perpétuel mouvement et ne se repose ni le jour ni la nuit». Si l'homme se contente d'ignorer le message de ses sens, ne peut-il en être ainsi pour lui ?

La pluie automnale tombe sans fin, je vois des termites escalader ma moustiquaire, tout est pourri. Je soupire interminablement et j'écris, laissant libre cours à ma main, en ce vingt-septième jour de la neuvième lune de l'an *wuyin* [1098].

PROMENADE NOCTURNE

Au temps de mon exil à Hainan, le quinzième jour de la première lune de l'an *jimao* [1099], quelques vieux lettrés, libres comme moi, vinrent me demander si je ne voudrais pas sortir, par une aussi belle nuit de lune. Je les suivis avec joie.

Nos pas nous menèrent dans l'ouest de la ville ; nous visitâmes des monastères, parcourûmes des ruelles où Chinois et indigènes se côtoyaient, où les boucheries jouxtaient les débits de vin.

La troisième veille avait déjà sonné quand je rentrai à mon logis. La porte était fermée ; tous étaient plongés dans un profond sommeil ponctué de ronflements. Je posai mon bâton et me mis à rire : qui peut juger du bonheur et du malheur ? Si l'on m'avait demandé pourquoi je riais, j'aurais répondu que c'était de moi-même. Mais je riais sans doute aussi de Han Yu* qui, après une partie de pêche infructueuse, déclara avec dépit qu'il aurait dû aller plus loin. Il n'avait pas compris qu'on peut être heureux sans prendre de gros poissons.

PIERRES A ENCRE

Quelqu'un demanda à l'ermite que je suis : « Je vais à Duanxi, dont les pierres à encre sont réputées, vous en achèterai-je une ? » Je lui répondis : « Je n'ai que deux mains, dont l'une doit être libre pour écrire, et je possède déjà trois pierres à encre ; que ferais-je d'une de plus ? » « La garder pour le cas où l'une des autres se gâterait », me dit-il. Et moi : « Il se peut que je me gâte la main avant. » Et lui : « On ne se gâte pas la main, si c'est une main digne de ce nom. » Je rétorquai : « Une pierre à encre digne de ce nom ne se gâte pas non plus. »

* Han Yu (768-824), un des maîtres de la prose littéraire.

ENCRE

J'ai collectionné des centaines de bâtons d'encre et les essaie en mes jours de loisirs, mais jamais je n'en trouve d'assez noirs ; seuls un ou deux peuvent me satisfaire à la rigueur.

Je le sais maintenant, la perfection est difficile à obtenir en ce monde. Le thé n'est jamais assez clair, l'encre jamais assez sombre. Quand on veut du noir, on trouve la laque trop claire ; quand on veut du blanc, on trouve la neige trop sombre. L'homme ne comprend sans doute pas la nature profonde des choses.

ÉCRITURE

Comme je me rendais à Qujiang, mon bateau heurta un écueil et pencha dangereusement. Les cris des dix bateliers, le bruit des gaffes sur les pierres étaient étourdissants. Nous étions cernés par les remous et mes compagnons étaient blêmes. J'étais en train d'écrire, mais je ne m'interrompis pas un instant. Pourquoi ? Parce que j'ai connu dans ma vie trop de bouleversements : cela n'aurait été d'aucun secours que je pose mon pinceau, et comment pourrais-je écrire si je m'interrompais pour si peu ?

★
★ ★

Aussitôt que mon ivresse commence à se dissiper, je trace une dizaine de lignes en calligraphie libre, tandis que je sens l'énergie du vin s'écouler par mes doigts.

MON STYLE

J'écris comme une source jaillit, d'un élan irrépressible, quel que soit le terrain. Si le sol est plat, le flot est assez rapide pour parcourir sans peine mille *li* en un jour. Si une montagne ou un rocher se trouvent sur son passage, il s'infléchit, sans savoir quelle forme il prendra, pour se modeler sur la leur. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il coule là où il doit couler, s'arrête là où il doit s'arrêter ; c'est tout. Quant au reste, j'en ignore tout moi aussi.



Même si ma poésie est malhabile, mon cœur est paisible et ma voix harmonieuse. Je ne m'emporte plus comme par le passé ; il n'y a pas de vagues au fond d'un vieux puits.

PEINTURES

Apprécier une peinture selon la ressemblance formelle, c'est la voir avec des yeux d'enfant. Faire de la poésie avec des modèles, c'est ne rien y comprendre.

Poésie et peinture exigent l'une et l'autre un art consommé qui semble spontané et crée un style pur et neuf.

Les moineaux de Bian Luan semblent animés, les fleurs de Zhao Chang ont une âme. Que de subtilités recèlent les traits rares et dilués de ces peintres ! Qui l'eût cru, une simple pointe de rouge exprime à elle seule un éternel printemps.



Quand Yuke peint des bambous, il ne voit qu'eux. Il ne voit plus rien ni personne. Il perd conscience de son propre corps qui se fond avec les bambous et de cette fusion fuse sans fin une œuvre pure et neuve. Zhuangzi n'est plus de ce monde, qui peut encore comprendre cette divine inspiration ?

LES BAMBOUS PENCHÉS

peints par Wen Yuke

Dès sa naissance, frêle plant d'un pouce de long, le bambou porte déjà tous ses nœuds et toutes ses feuilles. Ils se développent avec lui, depuis le moment où il perd sa jeune écorce tel un serpent qui mue, jusqu'à celui où il se dresse comme une lance de cent pieds de haut. Peut-on représenter un bambou en le peignant nœud après nœud, feuille après feuille ?

Qui veut peindre des bambous doit d'abord les porter tout entiers en lui-même. Puis il saisit son pinceau tout en se concentrant sur sa contemplation et dès qu'il voit ce qu'il veut peindre, il abaisse son pinceau pour fixer l'image qu'il achève d'un trait, aussi prompt dans sa poursuite que l'aigle qui fond sur un lièvre bondissant. Pour peu que la tension se relâche, la proie s'échappe.

Tel est l'enseignement que j'ai reçu de Yuke. J'en comprends le sens, mais suis incapable de le mettre en pratique car, faute de m'être assez exercé, ma vision du bambou ne peut se fondre avec sa réalité et ma main trahit ma pensée...

... A vrai dire, Yuke ne tenait pas les bambous qu'il peignait en très haute estime. Mais, de partout, des gens affluaient à sa porte, avec de la soie grège ou blanche, pour le prier d'y peindre des bambous. Importuné, Yuke jetait cette soie par terre en maugréant : « J'en ferai des chaussettes ! » Ces paroles, bien entendu, firent le tour des milieux lettrés. Lorsque Yuke quitta Yangzhou pour la capitale et que je fus envoyé à Xuzhou, il m'écrivit : « J'ai fait savoir à ces Messieurs que mon école de bambous à l'encre se trouvait désormais à Xuzhou et qu'ils pouvaient s'y rendre pour solliciter des peintures. C'est vous qui collecterez la soie des chaussettes ! » Sa lettre se terminait par un poème disant, entre autres : « Je déploie une pièce de soie, Blanchie au Torrent des Oies, Et la balaie de mon pinceau : Bambou de dix mille pieds de haut. » Je lui répondis : « Pour peindre un bambou de dix mille pieds de haut, il faudrait deux cents rouleaux de soie. Il me semble que vous êtes las de peindre et n'aspirez plus qu'à amasser de la soie ! » Yuke battit en retraite : « Quelle bêtise ai-je dite ! Y a-t-il en ce monde un bambou de dix mille pieds de haut ? » Mais, comme si j'y croyais pour de bon, je répliquai : « Oui, l'on trouve en ce monde des bambous de dix mille pieds. Leur ombre en tout cas est aussi longue, lorsque la lune éclaire le jardin désert. » Yuke poursuivit la plaisanterie : « Vous avez vu juste. Si j'ai deux cents rouleaux de soie, j'achèterai des terres pour me retirer dans ma vieillesse. » Et il m'envoya ces *Bambous penchés du Val des Bambous géants*, avec ces mots : « Ces bambous n'ont que quelques pieds, mais, en esprit, ils en mesurent dix mille. »

Le Val des Bambous géants est l'un des trente sites de Yangzhou que Yuke m'a demandé de célébrer. J'ai écrit : « Les hauts bambous de Yangzhou sont précieux comme le chiendent, pourquoi la hache épargnerait-elle leurs pousses ? J'imagine que Yuke, préfet impécunieux et gourmand, en a englouti des milliers pour les porter tout entiers en lui-même. » Yuke, qui s'était promené le jour même avec son épouse au Val des bambous géants et mangeait des pousses pour son dîner quand il reçut ma lettre, rit tellement qu'il projeta de la nourriture sur toute la table.

Yuke est mort en cette deuxième année de l'ère *yuanfeng* [1079], le vingt de la première lune. Le sept de la septième lune, j'exposai au soleil des calligraphies et des peintures. Quand je déroulai ces *Bambous penchés*, je les reposai aussitôt et me mis à pleurer sans pouvoir dire un mot. Jadis, Cao Cao exprima par un mot d'esprit sa douleur à la mort d'un ami cher. Et moi, je raconte comment nous plaisantions ensemble, Yuke et moi, pour montrer quelle profonde affection nous unissait.